

Hansel remit au docteur une boîte contenant un violon et un archet.

—Ouvrez la boîte sur la table, sortez à demi le violon, et laissez aller les événements, dit-il.

—Mais il va briser l'instrument !

—Qu'importe ! C'est un vieux meuble, pour ainsi dire, ce violon-là, d'ailleurs. Et puis, j'ai mon idée. Faites ce que je vous dis, docteur.

Quand tout fut disposé, nos personnages entrèrent dans le cabinet, et le gardien reçut l'ordre d'aller chercher Maurice Métral, de l'amener dans la salle, et de l'y laisser seul, en se tenant toutefois à portée de la voix.

Maurice entra d'un pas calme et avec une attitude distraite. Il fit d'abord lentement le tour de la salle sans s'arrêter à aucun objet. Puis il vint s'asseoir devant la table, et, posant un coude dessus, il appuya son front dans sa main. C'était sa position habituelle. Évidemment détourné pour un moment de son idée fixe, il reprenait la recherche de son insondable problème.

Rien ne bougea pendant cinq minutes.

Absorbé, les yeux à terre, la main gauche pendante, et la droite soutenant son front devenu mat comme l'ivoire, Maurice demeurait complètement immobile. A la fin il fit un brusque mouvement :

—Jamais je ne trouverai l... dit-il avec découragement.

Ses yeux tombèrent sur le violon à demi sorti de la boîte. Il y mit la main et dit, comme un enfant :

—Tiens, un violon !...

Il sembla d'abord hésiter à le prendre. Mais se décidant tout à coup, il l'enleva de la boîte, le prit de la main gauche et l'approcha de son oreille comme pour écouter.

—Muet ! fit-il.

Il prit l'archet, le tourna, le regarda, et dit en le jetant avec colère :

—Muet aussi !

Il reposa le violon sur la table et se prit à se promener à travers la salle.

Au troisième tour il s'arrêta, regarda autour de lui avec précaution, revint à la table, saisit le violon, l'examina longtemps en murmurant des paroles que l'on ne pouvait entendre, et finit par l'approcher de lui, le posant comme font les violonistes. Puis il ramassa l'archet, et les doigts de sa main gauche tatonnèrent, tremblants et malhabiles, sur les cordes. On eut dit un aveugle qui, de la main, tâte les aspérités d'un mur pour reconnaître son chemin.

A cet instant un son doux et à peine distinct se fit entendre. Quelques notes flottèrent sur le silence de la salle et moururent presque aussitôt. On eut dit une plainte qui traverse l'espace.

Le fou, presque effrayé, éloigna vivement le violon de son cou, et le regarda avec un étonnement indicible. Puis, pour s'assurer que c'était lui, et non un autre, qui avait tiré de l'instrument ces sons qui l'avaient tant surpris, il reprit le violon et en approcha l'archet. De nouveaux sons s'élevèrent alors, et, cette fois, une chanson joyeuse éclata dans la salle. Le fou, charmé, s'imaginant sans doute qu'il jouait réellement, se mit à suivre avec la tête la cadence indiquée, et bientôt, emporté par le rythme, il se mit à danser. Sa figure pâle s'éclaira d'un sourire et des paroles joyeuses lui échappèrent.

Derrière le rideau, les assistants regardaient cette scène étrange et, levant parfois un regard sur le violoniste, la jeune femme pleurait. Pour lui, Hansel, sa figure, jusque-là anxieuse, s'était éclairée tout à coup. Rejetant la tête en arrière, il laissa un moment courir l'archet sur les cordes, puis doucement, alanguissant le rythme, il attaqua sans transition l'air de Martini :

“ Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment
“ Chagrin d'amour dure toute la vie... ”

Dans la salle, le fou s'était arrêté. Le sourire s'était

éteint sur ses lèvres et le rayon dans son regard. La tête penchée, il écoutait.

Il écouta ainsi pendant la première période de l'air. Puis ses membres fléchirent. Il se laissa aller sur un siège et cacha sa figure entre ses deux bras croisés sur la table. Il semblait endormi, tant son immobilité était complète. Mais quand, pour la troisième fois, le refrain reprit, il releva la tête, saisit son front à deux mains et cria :

—Ce n'est pas encore celui-là !... ce n'est pas celui-là !

Et l'effort qu'il faisait pour se rappeler l'air qu'il cherchait gonflait les veines de son front, comme si toute la vie physique se fût, en cet instant portée au cerveau.

Alors Hansel, sans laisser s'éteindre le son, jeta l'archet sur la chanterelle, et le violon chanta comme jamais peut-être violon n'avait chanté.

C'était la plainte d'une âme dont la souffrance amère s'épanche dans une prière. C'était le tourment d'un cœur brisé qui murmure et supplie. Le violon soupirait comme une voix humaine. Il y avait des larmes dans les vibrations étranges qui parfois puissantes, parfois soudainement apaisées, soulevaient dans l'âme des auditeurs une émotion à la fois cruelle et douce.

Eperdue, à demi-folle elle-même, la jeune femme avait glissé sur ses genoux et, les mains jointes, elle semblait demander grâce et se traîner aux pieds de quelque dieu invisible, à qui elle eût demandé la vie de son mari.

Dans la salle, le fou, debout, s'était dressé, hagard et les yeux dilatés. Une expression d'affreuse souffrance avait remplacé son air inquiet de tout à l'heure. Puis, à mesure que les vibrations devenaient plus puissantes, à mesure que la supplication devenait plus véhément, il avait étendu les bras en avant, comme un homme atteint de cécité qui cherche l'objet dont il a souvenance. Mais quand la suave harmonie sembla flotter dans l'air comme un murmure de brise dans les arbres, il porta vivement les mains à son front. Puis sans doute il se souvint tout à coup, car, d'une voix claire qui vibra au fond de tous les cœurs, il cria :

—Le violon !... le violon de Hansel !... A ! je suis sauvé !... Marie ! Marie !.....

D'un geste, Hansel poussa la jeune femme dans la salle. Elle vint jusqu'à Maurice, et celui-ci, la reconnaissant tout à coup, la reçut sur sa poitrine avec un cri de bonheur.

Quand ils sortirent de cet embrassement, Hansel était devant eux. Le docteur était resté derrière le rideau.

—Hansel !... c'est toi !... dit Maurice. D'où viens-tu, et que s'est-il passé ?

—Rien, dit le jeune homme. J'ai joué du violon, comme autrefois, voilà tout.

Tu mens ! dit Maurice. J'ai été fou... Oh ! je le sais bien, va ! Je croyais avoir tué Marie... et toi seul, Hansel pouvais la ressusciter, avec cet air que j'avais oublié. Maintenant, c'est fini. J'ai ressaisi ce souvenir dont l'oubli me torturait. Veux-tu me le redire encore une fois, Hansel ?... Ne crains rien. Je ne suis plus fou.

Sans dire un mot, Hansel joua de nouveau la sérénade. Quand il eut fini, Maurice pleurait.

—Décidément, dit le docteur, il est sauvé !

Et Maurice Métral, en effet, était complètement guéri. Par un phénomène que nous constatons ici sans vouloir l'expliquer, l'air, cause première de sa folie, avait été précisément celui qui lui avait rendu la raison. Il avait dit jadis à Hansel que fut-il dans la tombe, il tressaillirait en l'entendant jouer la sérénade, et, par la magie d'un souvenir évoqué, — souvenir terrible et qui, dans la folie de Maurice, était devenu comme une sorte de réalité, — cet air avait réveillé en lui les fibres sensibles.

Ebranlement de nerfs, déclara le docteur. Mystères de l'âme, affirma Hansel Sachser. Qui des deux avait raison ? Je n'en sais rien.

PAUL GEORGES.